

## **Interview à Sœur Susana Felice Supérieure Générale des Filles de la Croix**

**1) Sœur Maria Laura disait : « Il est beau d'être Filles de la Croix », et... « nous portons le beau nom de Filles de la Croix ». Elle signait presque toujours son nom en entier : Sœur Maria Laura, Fille de la Croix. Pouvez-vous nous aider à comprendre qui sont les Filles de la Croix ? Quelle est votre histoire ? Qui sont vos fondateurs ? Quels sont votre charisme et votre mission ? Où êtes-vous présentes dans le monde ?**

Nous, Filles de la Croix, nous sommes des femmes consacrées au service de l'amour et de la vie et nous le sommes parce que nous sommes tombées amoureuses de Jésus et de son Évangile. Nous avons reconnu l'appel à le suivre et avons choisi l'Institut des Filles de la Croix pour réaliser pleinement notre vocation baptismale, en communauté et en Église.

Nous, les Filles de la Croix, nous voulons représenter la vie de notre Seigneur Jésus-Christ et la simplicité de son Évangile, et pour cela nous nous engageons au service de Dieu et des pauvres par toute espèce de bonnes œuvres.

La Congrégation est née en France, je dirais par volonté de Dieu, car nos fondateurs n'ont jamais voulu fonder une Congrégation. Ils ne voulaient que se mettre au service des pauvres de leur temps. C'était une époque difficile, marquée par la Révolution Française, une époque de changements importants sur le plan social, politique et ecclésial.

Notre fondateur, André Hubert Fournet, (St. André Hubert Fournet) était prêtre du diocèse de Poitiers, confortablement installé dans son ministère, jusqu'à ce que la question d'un pauvre lui fasse prendre conscience de l'incohérence d'une vie "politiquement et moralement correcte, mais tiède et loin des exigences de l'Évangile". La rencontre avec ce pauvre a marqué une profonde conversion dans sa vie sacerdotale et pastorale. Persécuté pendant la Révolution, il fut exilé en Espagne, mais décida de revenir, en risquant sa vie, pour accompagner son peuple, ses paroissiens. Il était préoccupé par le fait que la foi se perdait dans les campagnes et il essayait par tous les moyens d'évangéliser, de catéchiser... et pour cela, plusieurs fois, il a mis sa vie en danger.

La fondatrice, Jeanne Élisabeth (St. Jeanne Élisabeth) était une jeune femme noble avec de fortes racines familiales chrétiennes ; dès son enfance, elle admirait celles qu'elle appelait " les amies de Jésus ", des religieuses qui fréquentaient souvent la maison de famille. Son désir était de se consacrer à Dieu, mais la Révolution avait dispersé les Congrégations et la vie religieuse n'existait plus.

Sachant que le père André célébrait la messe clandestinement dans des granges, elle prit un soir le risque d'aller à sa rencontre. Après des années et des années sans Eucharistie, sans Confession, elle décida d'exprimer à André-Hubert son désir de se consacrer à Dieu.

Cette rencontre lors d'une Eucharistie, la nuit, au milieu de la persécution, est la semence de notre Congrégation qui est née du désir d'un pasteur qui, entravé dans son ministère, cherche des nouveaux chemins pour continuer à proclamer l'Évangile et à rapprocher Dieu des gens et du désir d'une jeune femme de se donner à Dieu. Suite à cette rencontre, Jeanne Élisabeth, guidée par le Père André, a commencé à réunir des enfants chez elle pour faire la catéchèse, à inviter les gens à se réunir pour prier, et elle a commencé avec d'autres jeunes à visiter les malades, à recueillir les enfants orphelins... Le Père André ose confier une partie de son ministère à une jeune femme et ainsi, petit à petit, d'autres jeunes femmes se joignent à elle et un groupe se forme. En février 1807, elles se consacrent toutes à Dieu par les vœux religieux.

En réalité, Jeanne Élisabeth rêvait d'une vie religieuse contemplative et, en fait, elle se rendit dans un monastère pour être formée à la vie religieuse, mais quelques mois plus tard, le Père André lui écrivit une lettre lui disant : « Que faites-vous dans un lieu de paix alors qu'il y a ici tant d'enfants abandonnés, tant de malades qui meurent seuls, tant de pauvres ? Hâtez-vous de venir ici : Dieu vous appelle au combat ! »

Jeanne Élisabeth saisit la volonté de Dieu dans ces paroles et quitta le monastère pour consacrer sa vie à « enseigner et guérir les petits et les pauvres. »

Nous sommes nées en tant que Congrégation dans un temps marqué par la croix. Nous sommes les Filles de la Croix et Maria Laura aimait dire : « La Croix est notre mère. » La Croix engendre la vie ! Et nous en faisons l'expérience et c'est ce que nous voulons transmettre, c'est le message central de l'Évangile : la vie est plus forte que toute mort !

Aujourd'hui, 350 sœurs dans 60 petites communautés dispersées en France, en Italie, en Espagne, au Canada, en Argentine, au Brésil, en Côte d'Ivoire, au Burkina Faso et en Thaïlande, avec la simplicité de nos vies, nous voulons continuer à être aux côtés des crucifiés d'aujourd'hui pour qu'ils puissent faire l'expérience, à travers nous, de la proximité et de l'amour de Dieu et découvrir la vie nouvelle à laquelle la Croix veut et peut nous ouvrir.

**2) Faisons une digression, ouvrons une parenthèse sur l'actualité. Vos communautés travaillent dans des contextes qui ont été durement éprouvés par la pandémie. Je pense surtout au Brésil, et ici, en Europe, nous avons connu des temps très difficiles. L'Afrique est presque oubliée et lorsque nous parlons de l'Asie, nous nous limitons**

## **à la Chine. Comment vos sœurs font-elles face à cette situation avec les communautés dans lesquelles elles sont insérées ?**

Fidèles à notre charisme, nous sommes envoyés en priorité vers les plus pauvres et de manière simple et créative, avec d'autres : paroisses, diocèses, associations religieuses ou civiles, nous essayons toujours de répondre aux besoins concrets, là où nous sommes. Nous faisons face et nous souffrons de cette pandémie de Covid comme tout le monde. Je pense que toutes les communautés se sont senties interpellées : comment être plus cohérentes, plus radicales, comment éveiller la conscience qu'il y a des changements importants à faire ?

Je crois que les sœurs des communautés ont fait pendant cette pandémie ce qu'elles ont toujours fait : prier, vivre la solidarité, être créatives dans l'enseigner et guérir. C'est un temps spécial pour enseigner à vivre avec espérance même au milieu des incertitudes et à prendre soin des plus vulnérables même si nous partageons leur propre vulnérabilité.

Le Centre pour malades mentaux en Côte d'Ivoire a continué à fonctionner, le soutien scolaire et la prise en charge des réfugiés au Burkina, en collaboration avec Caritas, se sont poursuivis grâce à la solidarité de la Famille Filles de la Croix ; toutes les écoles se sont réinventées pour continuer à accompagner les enfants dans les classes virtuelles ; l'écoute des jeunes est devenue plus nécessaire et plus forte, la distribution de nourriture dans les quartiers marginalisés en Argentine, le soutien au personnel de nos maisons de retraite en France...

Cette pandémie a révélé de nombreuses autres pandémies beaucoup plus silencieuses et durables : celle de la faim, de l'injustice sociale, de la violence de genre, de la crise du non-sens... Nous, les sœurs, voyons ces pandémies, nous les touchons et les accompagnons quotidiennement. C'est pourquoi je dis que nous avons fait ce que nous faisons toujours : être là, aux côtés des gens !

## **3) Qui sont les Filles de la Croix aujourd'hui ? Que signifie la reconnaissance de la sainteté de Sœur Maria Laura pour votre famille religieuse ? Comment le témoignage de son martyre devient-il la " graine qui porte du fruit " pour votre charisme, votre travail d'évangélisation et votre engagement pastoral parmi les gens ?**

Je sens que la reconnaissance du martyre de notre sœur est une confirmation de la valeur de la vie consacrée et de l'actualité de notre charisme. Je sens que l'Église nous confirme dans notre vocation et dans notre effort pour y répondre, pour la vivre. La doctoresse Consolini a bien expliqué l'autre jour que le martyre ne s'improvise pas, qu'il est la

conséquence logique d'une vie. Le martyre de Maria Laura est la conséquence logique d'un choix de vie pris au sérieux.

Je sens que l'Église nous dit : « Courage ! N'hésitez pas, prenez votre chemin au sérieux ; persévérez, soyez fidèles car votre chemin est valide et ce chemin du don de soi il est nécessaire, sans le spectaculaire et sans limites, dans le quotidien, dans la simplicité, dans ce qui m'est possible ici et maintenant et sans excuses. »

Cette reconnaissance de la part de l'Église nous remplit de joie car elle confirme notre choix. Les Filles de la Croix veulent « représenter la vie de notre Seigneur Jésus. » Rendre présent Jésus. Jésus "*passa en faisant du bien*"; Marie Laura passa sa vie en faisant du bien et en faisant bien ce qu'elle avait à faire chaque jour. La sainteté est possible pour tous. Cette sainteté est simple, quotidienne, ordinaire.

Une autre chose nous dit Maria Laura : les saints, les bienheureux sont heureux. On peut être heureux simplement en faisant du bien !

La béatification de Maria Laura nous engage à vivre cela dans le monde d'aujourd'hui.

#### **4) Avez-vous connu Sœur Maria Laura ? En tant que Filles de la Croix, comment avez-vous réagi à sa mort ? Qu'est-ce qui vous frappe personnellement dans l'histoire et la personne de Sœur Maria Laura ?**

Je n'ai pas connu Maria Laura personnellement. En 2000, je n'étais dans la Congrégation que depuis deux ans et, étant en Argentine, je ne connaissais pas les sœurs des autres Pays.

Ma réaction, comme je pense celle de toutes les sœurs, a été, tout d'abord, le trouble : « Comment une chose pareille peut-elle arriver ? » Trouble et douleur pour avoir perdu une sœur et dans telles circonstances !

Lorsque j'ai appris ce qui s'était réellement passé, mon trouble s'est transformé en compréhension. Notre Fondatrice, devant ceux qui avaient commis des erreurs dans leur vie, avait l'habitude de dire : « *Sans la grâce de Dieu, je ferais des choses encore pires.* » Et la douleur devint plus intense car, en plus de la douleur de perdre une sœur, il y avait la douleur de penser à la rudesse de ce que ces jeunes femmes avaient pu vivre, conscientes ou non de la gravité de leur acte. Et comment leurs familles pouvaient également souffrir.

Telle a été ma réaction : trouble, douleur, compréhension, plus grande douleur et profond respect pour les quatre victimes.

Ensuite, je dirais que pour moi, la vie et la mort de Maria Laura m'ont aidée à comprendre ma vocation de Fille de la Croix.

Sa mort, lorsque nous avons connu tout le contexte, m'a profondément interrogé : « Moi qui ai consacré ma vie à Dieu et à mes frères et sœurs, suis-je vraiment capable de donner ma vie ? Jusqu'à quel point suis-je capable de donner ma vie pour suivre Jésus et pour être et aimer comme Lui ? » ...

En ce temps-là, j'ai compris tout ce qu'on avait essayé de m'expliquer au noviciat : le sens profond de la vie consacrée.

Et en plus, sa vie m'a appris ce que signifie être une Fille de la Croix : en écoutant les sœurs qui l'ont connue, ce qui me frappe, c'est lorsqu'elles se souviennent d'elle comme de quelqu'un de presque " insignifiant ". Et c'est étrange... son " insignifiance " frappait !... Je trouve une beauté en cela : quand quelqu'un ne se fait pas remarquer, on le remarque ! ... Dieu relève les humbles... cela m'est confirmé par la vie de Maria Laura. Et cela m'interpelle dans un monde où « paraître », « être vu » ... « la visibilité » semble indispensable pour exister.

Combien de vies nous ne voyons pas ! Combien d'êtres humains ignorés, combien de pauvres invisibles du monde ! La pandémie nous a révélé ce que ou qui sont ceux qui entretiennent la vie (...toutes ces personnes de la deuxième ou troisième, quatrième catégorie du marché du travail). Maria Laura a choisi d'être "le grain qui meurt", le "levain dans la pâte". Cela c'est vivre l'Évangile comme Fille de la Croix et c'est ainsi que l'Évangile est proclamé, la bonne nouvelle de la Croix : celui qui s'abaisse par amour sera élevé par Dieu le Père, comme il l'a fait avec Jésus, il lui donnera la vie en abondance et la vie éternelle.

Vivre et proclamer par ma vie, comme une sœur au milieu de ses frères, pauvre au milieu des pauvres, fragile au milieu des fragiles... voilà ce que signifie être une Fille de la Croix et cela révèle la force et la gloire de Dieu. Par sa vie et sa mort, Maria Laura a été pour moi une vraie formatrice.

**5) Sœur Mainetti avait une grande attention pour les jeunes. Dans ses écrits, on peut saisir la préoccupation pour les nouvelles générations souvent seules, désorientées, sans repères. Il s'agit d'un véritable défi éducatif qui reste plus que jamais d'actualité, à commencer par les nouvelles questions cruciales que pose la pandémie. Votre point d'observation est très large : votre présence dans différents lieux du monde vous permet d'avoir un large horizon, en ce qui concerne les ressources et les questions critiques des jeunes. Comment faire face aujourd'hui au défi éducatif des jeunes générations ?**

Je ne sais pas ce que sera le monde de demain... il est difficile de dire "ce pour quoi nous devons éduquer", pour quel monde ? Pour quelles connaissances ?

En écoutant les exhortations du Pape François, je dirais que pour répondre aux besoins et aux désirs de notre monde en crise et blessé, nous devons éduquer à l'alliance, à la conversion écologique et intégrale, au dialogue, à la synodalité, au rêve commun...

Personne ne se sauve seul et personne ne peut être heureux seul.

Eh bien, je ne sais pas "pour quoi" nous devons éduquer ; mais je suis convaincue "à partir de quoi" nous devons éduquer. Nous devons éduquer à partir d'une spiritualité authentique, en posant des questions profondes :

Qu'est-ce qui me fait vivre ? Qu'est-ce qui m'aide à discerner ? Qu'est-ce qui me porte à choisir ? Intériorité, réflexion, discernement pour choisir l'essentiel : Eduquer à partir du principe de la valeur inaliénable de la vie et de la dignité humaine.

Et puis croire dans les jeunes générations et les accompagner.

Nous devons éduquer à partir de la confiance : "croire en l'autre", "croire à l'autre" et accompagner. Donner confiance aux jeunes pour qu'ils soient capables de prendre leur vie en main et qu'ils se sachent accompagnés.

Croire dans les jeunes, croire aux jeunes. Maria Laura a vécu et est morte en croyant aux jeunes.

**6) Sœur Maria Laura, tandis qu'elle était assassinée, a été capable de pardonner. Elle a destiné son dernier souffle de vie à celles qui étaient en train de la frapper à mort, en leur donnant l'opportunité d'une nouvelle vie... A quel point le pardon est-il révolutionnaire ? Quelle est la force du message d'amour et de miséricorde qui nous parvient de Sœur Mainetti ?**

Il y a un hymne dans la liturgie des heures en français qui dit : "Personne ne pardonne s'il n'a pas vu sa propre faiblesse." Seulement ceux qui se connaissent profondément, ceux qui reconnaissent leurs chutes et leur incapacité, parfois, à résister au mal, sont capables de pardonner. Si Marie Laura dit que "*la miséricorde est l'identité de Dieu*", c'est parce que c'est ainsi qu'elle a connu Dieu ; dans la miséricorde, elle a reconnu Dieu.

Maria Laura connaissait sa propre faiblesse et elle connaissait l'immense miséricorde de Dieu à son égard. Elle a ressenti le besoin de demander pardon, elle a été pardonnée, elle s'est laissée pardonner. Et ainsi elle a été capable de pardonner.

Le pardon est-il révolutionnaire ? Je ne sais pas... Le pardon est créateur. Le pardon regarde vers l'avenir. Celui qui pardonne ne reste pas dans le passé. Il croit en l'autre, il espère, il a la confiance que l'autre peut réussir à changer. Dans ce sens, je dis qu'il

est créateur car il ouvre une opportunité, il ne garde pas la personne esclave de ce qu'elle a fait, mais la libère.

Personne n'a enlevé la vie à Maria Laura. Elle l'avait donnée à Dieu le jour de sa profession religieuse. Elle a choisi de la donner quand elle a raccroché le téléphone et est partie cette nuit du 6 juin 2000. Elle a donné sa vie, mais la beauté de l'histoire est qu'elle a donné vie. En pardonnant, elle proclame sa foi en Dieu qui est la vie et en l'humanité qui, appelée par Dieu à la vie, est toujours capable de commencer une nouvelle vie.

C'est cela qui est révolutionnaire aujourd'hui : croire en l'autre, continuer à aimer malgré tout et espérer... parce que personne n'est perdu pour Dieu.

**7) Teresina Mainetti, depuis les premiers jours de sa vie, a connu la douleur et les difficultés. Pourtant, elle a toujours été très sereine, sensible et, à l'âge de 18 ans, face à son confesseur, elle a dit qu'elle "voulait faire quelque chose de beau de sa vie".... Qu'est-ce que Sœur Laura nous laisse en héritage ?**

Il est vrai qu'il semble que la vie de Teresina et ensuite celle de Maria Laura se sont toujours développées en harmonie, dans la sérénité, dans un don constant, ...toujours souriante... J'aime lire ses écrits, quand je découvre toute sa lutte intérieure, tout le travail spirituel qu'elle faisait sur elle-même chaque jour ; son effort pour s'améliorer, se convertir, être authentique, reconnaître sa faiblesse et surmonter sa grande sensibilité. Elle même dit : « *Depuis cinq ans, tu es devenu plus méchante... tu te trouves ambitieuse, envieuse, peu charitable, nerveuse.* » ... lorsqu'elle écrit : « *Je dois sortir de la médiocrité spirituelle* », ou « *Je suis tentée de dire, comme Pierre, que je ne te connais pas* » ...

Elle a voulu faire de sa vie quelque chose de beau pour les autres et elle s'est battue pour cela, s'est efforcée de le faire, a travaillé dur pour cela... C'est ce qu'elle nous laisse en héritage : avoir désiré faire de sa vie quelque chose de beau pour les autres et s'être engagée. Nous pouvons tout faire et tout le monde peut tout faire, mais nous ne pouvons rien faire sans Dieu et sans un effort de cohérence.

**8) Pour terminer, je vous laisse l'espace pour formuler une réflexion et un salut final.**

Je voudrais profiter de cet espace pour remercier tous ceux qui ont permis d'arriver jusqu'ici. Surtout le Diocèse de Côme qui nous a fortement invitées à ne pas garder pour nous le témoignage de vie de Maria Laura et nous a poussés à présenter la Cause. Merci à tous ceux qui sont intervenus pour faire avancer la Cause Diocésaine puis Romaine et

avec eux, merci à nos sœurs d'Italie qui ont œuvré pour fournir tous les éléments demandés. Merci à ceux qui assurent l'organisation de la Célébration aujourd'hui. Célébrer le Christ, célébrer nos martyrs, c'est aussi nous donner l'occasion de nous laisser contaminer par leur sainteté. Que la joie de cette reconnaissance ecclésiale nous pousse tous à prendre au sérieux l'engagement de notre Baptême et à sortir de nous-mêmes pour aimer, vivre et faire vivre ceux que nous rencontrons dans notre vie quotidienne.

Merci beaucoup et on se retrouve à Chiavenna le 6 juin.